

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

Jean-Pierre Meylan, *La Revue de Genève*, Miroir des lettres européennes – 1920-1930.

par Jacques Dugast

*Études littéraires*, vol. 4, n° 3, 1971, p. 378-380.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500208ar>

DOI: 10.7202/500208ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

Jean-Pierre MEYLAN, *la Revue de Genève, Miroir des lettres européennes — 1920-1930.*

« Internationale sans être internationaliste », ainsi se situait, idéologiquement et politiquement, la *Revue de Genève*, qui eut une existence parallèle à celle de la Société des Nations. Robert de Traz et Jacques Chenevière, les deux directeurs de la Revue, souhaitaient mettre au service de l'organisation internationale la vocation médiatrice de leur Suisse Romande dans l'Europe cultivée de cette époque. La thèse que Jean-Pierre Meylan a consacrée à leur publication met en évidence les rôles essentiels qu'elle a joués dans la vie intellectuelle de l'entre-deux guerres : découverte de jeunes écrivains, « acclimatation » au domaine linguistique français de très nombreux auteurs allophones, occasions fournies à certains penseurs, qui apparaissent aujourd'hui comme les plus importants, d'atteindre plus rapidement une audience internationale, et d'échanger des idées par-dessus les frontières, en un temps où les aléas de la politique rendaient souvent ce genre de débats fort difficile.

La *Revue de Genève*, présentée par M. J.-P. Meylan comme l'un des derniers véhicules littéraires de l'Europe francophone, a sans doute contribué pour une grande part à l'édification du « mythe de Genève », ville refuge, où se rejoignent les idées en exil. Elle aura exercé une influence déterminante sur l'édification de l'Europe, même si celle-ci, quarante ans après la disparition de la revue suisse, nous semble encore loin d'être achevée.

Par son souci d'aller au devant de l'événement (comme diraient

nos journalistes d'aujourd'hui), ainsi qu'en témoigne par exemple l'enquête lancée par Robert de Traz en 1922 sur « l'avenir de l'Europe », cette collection nous fournit une documentation très précieuse sur les racines profondes des courants d'opinions actuels en face de certains problèmes. Le nombre des collaborateurs a été exceptionnellement important : quelque six cents personnes, ce qui représente, aux yeux de M. J.-P. Meylan, une garantie d'indépendance et d'objectivité.

Le cosmopolitisme de la revue se traduit essentiellement par un éclectisme très large que ne vinrent jamais limiter les tendances barrésiennes de Robert de Traz ni le néo-romantisme d'ascendance allemande de Jacques Chenevière. Ne soyons donc pas surpris de voir se côtoyer ici des signatures aussi distantes par ailleurs que celles de Jean-Richard Block et Henri Massis, Dimitri Merejkovski et Maxime Gorki, G. A. Borgese et Gabriele d'Annunzio.

Le mérite essentiel de la *Revue de Genève* demeure sans doute d'avoir permis aux grands « médiateurs » d'exercer pleinement leur mission : Charles Du Bos, Albert Thibaudet, E. R. Curtius, André Gide, Daniel Halévy, Franz Hellenz, Valéry Larbaud, John Middleton Murry, ont trouvé là le lieu le plus propre à leurs « échanges » littéraires.

C'est aussi par la *Revue de Genève* que fut assurée d'abord la diffusion de la psychanalyse dans les milieux non médicaux, rôle non négligeable quand on sait combien la méthode freudienne a largement débordé depuis le champ de la psycho-pathologie.

Un regard global sur l'ensemble des numéros permet à l'historien

de la littérature contemporaine de mieux saisir les interprétations qui se sont opérées entre les courants de la pensée et de la sensibilité après 1919. Certains émules de Bergson rejoignent les néo-romantiques du « Brambilla Club » ou les pionniers de la « critique créatrice », les romanciers de la « terre universelle » et les écrivains de la « littérature urbaine » étant bien proches parfois les uns des autres.

L'étude de M. J.-P. Meylan se veut « synchronique et non diachronique ». La *Revue de Genève* sert ici de prétexte à un bilan, sous la forme d'une vaste fresque de la vie culturelle de l'Europe pendant dix années. Le souci de situer toujours les faits littéraires par rapport aux données de l'économie, et de la vie sociale, est nettement perceptible. À l'arrière-plan, nous voyons se profiler les autres grandes revues littéraires européennes : *The Criterium* et *The Aldephi* londonniennes, la *Nouvelle Revue Française*, la *Revista de Occidente* de José Ortega y Gasset. L'actualité politique est aussi toujours présentée : invasion de la Ruhr, accords de Locarno, montée du nazisme dans la République de Weimar, révolution russe et procès de 1938...

Malgré le parti-pris de ne pas suivre le fil trop arbitraire de la chronologie dans son analyse de la Revue, M. J.-P. Meylan n'a pas pu éviter toujours les artifices de la nomenclature, lorsqu'il reprend, par exemple, à propos de chaque collaborateur important, la description de sa carrière. Ce procédé permet toutefois quelques mises au point nécessaires à propos de Katherine Mansfield, de l'influence de Bergson ou de l'accueil de la littérature soviétique

des années 20 en Europe occidentale. Les sens trop souvent mal perçus aujourd'hui de certains termes comme « cosmopolitisme » et « internationalisme », « régionalisme » ou « intimisme », se trouvent utilement précisés dans le contexte qui les a fait naître.

Le lecteur attiré par l'analyse de « public » que l'on peut attendre d'une étude de ce type, demeurera sans doute insatisfait. Bien qu'il ait défini les revues, dans son introduction, comme des « phénomènes sociologiques complexes », M. J.-P. Meylan doit se limiter à quelques supputations sur la diffusion de la Revue et sur sa réception, la liste des abonnés n'ayant pas été conservée :

Il faut s'imaginer la *Revue de Genève* entre les mains d'un banquier hollandais, d'un diplomate américain, d'un professeur allemand, d'un journaliste argentin, d'un étudiant esthonien ou sur la table d'un club colonial, dans le fumoir d'un paquebot ou sur le rayon des nouveautés d'un cabinet de lecture de Cracovie. (p. 53)

Ce sont là des indications bien sommaires pour justifier l'appellation donnée par ailleurs de « très austère et très bourgeoise revue » (p. 338). La lecture de cet ouvrage, épais et dense, ne laisse pas d'être agréable. M. J.-P. Meylan a su rendre aimable l'analyse de son abondante documentation par un ton toujours serein, à l'image de cet « esprit de Genève » que la revue a voulu exprimer, et par un sens de la formule toujours pondérée mais efficace.

Notons en annexe un échange de lettres, fort intéressant, entre R. de Traz et André Gide à propos de la phrase rendue célèbre par les manuels de dissertation :

« C'est avec de beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature ».

Jacques DUGAST

Université de Rennes

□ □ □

Jean HYTIER, *la Poétique de Valéry*, Paris, Armand Colin, 1970, 2<sup>e</sup> éd., 312 p.

Comment déchiffrer, puis définir et mettre à la portée de l'amateur un sujet aussi ésotérique que la poétique de Valéry ? Dans un premier chapitre qui tient lieu d'« avertissement au lecteur », M. Hytier avoue que la tâche ne fut pas aisée. À la complexité du sujet même, la poétique, s'ajoutait celle de Valéry, encore rehaussée par celle de son langage. Les contradictions, assez nombreuses, découlent parfois d'un paradoxe — dont l'énoncé paraît sincère —, mais plus souvent de la personnalité de Valéry, « jamais si à l'aise que dans un courtois mais radical désaccord ». (p. 14) Le poète se laisse séduire par une idée insolite, l'énonce pour l'abandonner ensuite ou la développer, au gré de son caprice ou des circonstances. Il ne faut donc pas chercher d'évolution chronologique dans ses théories.

En appliquant à ses recherches précisément les qualités que Valéry attribuait au poète, la patience et l'intelligence, M. Hytier a dégagé les éléments essentiels de la poétique valéryenne, qu'il divise en trois sections, passant de l'abstrait au concret. Les concepts de l'état poétique, la nature du langage et de la poésie forment la première partie de l'ouvrage. La seconde est consacrée à la production proprement dite : l'art

poétique selon Valéry, sa méthode de travail, la construction puis l'exécution du poème. Les deux derniers chapitres dénombrent les effets que Valéry recherchait ou observait<sup>1</sup>.

La sensibilité et l'intelligence sont également indispensables au savant et au poète, déclare Valéry. La première, parce qu'elle invite l'état poétique (la découverte), spontané et affectif ; la seconde, parce qu'elle permet à l'artiste (au savant) de devenir son propre juge, volontaire et rationnel. Valéry décrit ce détachement du poète à l'égard de son œuvre comme une attitude purement scientifique et intellectuelle. C'est au talent à démêler ce que le génie a laissé percevoir, à distinguer entre la rêverie stérile et celle qui deviendra poésie, à supprimer le sentiment et le superflu — défaut des romantiques — afin de construire le poème dans l'ordre et la clarté — le classicisme.

Valéry voit la poésie comme « une heureuse trouvaille » née du vide d'une page blanche, et du besoin qu'éprouve le poète de chasser l'ennui (p. 194). C'est, semble-t-il, réduire l'inspiration poétique à un mouvement physiopsychologique d'où l'émotion est entièrement bannie<sup>2</sup>. Le poème devient « une sorte de machine à produire [chez le lecteur] l'état poétique au moyen des mots » (p. 235). Il y a, jusqu'ici, continuité dans la pensée de Valéry (même si nous rejetons ses définitions), quand il distingue

<sup>1</sup> Pour condenser les explications de M. Hytier et éviter les répétitions, nous les avons considérées dans un ordre différent de celui qu'il avait choisi.

<sup>2</sup> Nous songeons immédiatement à Diderot et sa définition de la sensibilité, de même qu'à ses *Paradoxes sur le comédien* qui trouvent des échos dans l'idée que Valéry se fait du poète.